

Qu'a donc perdu la mère Mitchell ?

Est-ce l'ennui ? Le concert de samedi nous laisse éteint.

Ce samedi, au théâtre des Champs Elysées tout a été dans le ton, « in the mood ». Cérémonie bon teint, rendez-vous de fidèles, atmosphère feutrée, respectueuse : près de l'ennui si ce n'était pour le talent intact de Joni Mitchell. Le public d'abord, plutôt chic, très féminin (n'ai-je pas lu sous une plume paranoïaque qu'« on » n'avait jamais pardonné à la mère Mitchell le contenu de ses textes, parce que c'était une femme ?), un public qui sait se tenir. Nicole Croisille la mine plus renfrognée qu'un mauvais élève, était venue apprendre qu'il ne suffit pas de vocaliser pour chanter. La salle ensuite, sobre de beauté, à l'acoustique parfaite, au sièges confortables, aux couleurs apaisantes. La scène enfin, écran coiffé d'étendards aux motifs fluorescents et les musiciens, excellents, plantant l'architecture solide qui permet à la vedette blonde or, casquette bleue, ensemble beige et sandales noires, toutes les grâces vocales, toute les demi-teintes précises de ses morceaux....

un lieu). Il est 20 H 30 précises et, dans le lieu et la lumière, après quinze ans d'obscur frissonnements, « ladies and gentlemen, Joni Mitchell » !

Pas d'esbrouffe, pas de temps à perdre, la mère Mitchell et sa casquette sont sur scène avec les musiciens qui sautent dans un des titres de son nouvel album, « *Wild Things run fast* ». Son bassiste de mari, Larry Klein, qui épaula presque son instrument et en use au moins aussi bien que Pastorius, (peut-être même plus rythmique et plus harmonique ?) trépigne dans ses baskets et entraîne le beau monde dans *Coyote* qui nous ramène à l'album

Hejira et à *The Last Walz* de Scorsese. Piochant dans presque tous ses albums, remontant jusqu'à *Blue* (assise avec son dulciner !), à petites touches caressant ses guitares, à petits gestes les touches du piano noir, c'est malgré tout quand elle est seule qu'elle emplit le plus le volume sonore. Le public ovationne dans le calme, la dame se risque à une plaisanterie minaudante (prenant l'accent des Italiens de New York « *I'm zorry, but its ze way it iz* ») elle entracte au bout d'une heure pour en offrir une autre quinze minutes plus tard.

Fait-il chaud ? Est-ce l'ennui ?

Toute la prestation baigne dans une sorte de bien être sans curiosité, de satisfaction (de la part du public) repue. D'un côté il y a la salle, de l'autre la scène, et entre, un espace vide qui ne sera que très rarement et très fugacement comblé. La mère Mitchell très à l'aise, enverra « *I heard it through the grapevine* » de Martin Gaye près de la fin, mais il est un peu tard déjà, et cette paisible soirée de bon goût, se diluera dans le calme, chacun se félicitant de n'avoir pas raté cela et rentrant à la maison pour dormir.

Lionel ROTCAGE

Mon voisin est un fan. Persuadé que j'en suis un aussi (sinon pourquoi serai-je venu si tôt installé à la meilleure place ?) entame une conversation d'initiés réjouis de la venue de la Dame du Canyon (sa dernière visite date de 1972 avec en première partie Jackson Browne), heureux de la couverture que *Jazz Hot* (nouvelle formule) consacre à notre idole, étonnés de ce que la discographie figurant sur le programme (20 F) ne mentionne pas « *Shadows and light* », le « live » avec Pat Metheny.

Comme l'écrivait Dylan Thomas : « *Dark is a way, and light is a place* » (« l'obscur est un chemin et la lumière

Quotidien / French Daily News "Libération"

2 mai 1983 - May 2, 1983

Archives Jacques Benoit